

MILOUD

Evolution inespérée d'un garçon psychotique dans un cours préparatoire «normal» (techniques Freinet - pédagogie institutionnelle).

Catherine POCHE*
du module «Genèse de la coopérative»

D'origine algérienne, il n'est en France que depuis deux ans. Les quatre premières années se sont passées en Algérie. Il y vivait, enfant unique, avec sa mère, ne voyant son père que pendant les vacances.

Son père est cariste. Sa mère est à la maison. Il a deux frères : deux ans et un an. La mère attend un quatrième enfant pour le mois de décembre.

Miloud arrive dans ma classe à la rentrée 1976. Il a six ans et huit mois. Il m'est confié par le directeur de l'école qui me précise que s'il pose trop de problèmes, on pourra toujours le renvoyer dans l'école dont il dépend. Effectivement il n'est pas du secteur. La maternelle où il était a demandé son inscription dans notre groupe scolaire parce qu'il y a un G.A.P.P. (qui refusera de le prendre en charge parce qu'il ne relève pas de sa compétence). Toutefois, selon les dires de son ancienne institutrice, il «doit apprendre à lire» !

J'ACCEPTÉ MILOUD

Il est petit, blond, frisé. Il a mauvaise mine, les yeux cernés. Son visage est agité de tics nerveux. Les mains sont bizarres, potelées, molles, comme invertébrées. Elles me font penser à des ventouses...

Il ne peut pas ne pas attirer mon attention. Aucune limite, aucun repère, tant dans l'espace que dans le temps. Résultat : je cours après. Il est toujours ailleurs, là où je ne l'attends pas, présent par son absence. Je cours ; plus exactement nous courons : la dame de service, le directeur, les institutrices de service de cour, les enfants de la classe... Les déplacements (couloirs, cour) sont un supplice. Il disparaît. Personne ne se rend compte de rien. On le retrouve sur le plateau de sports ; dans l'école voisine où il cherche vainement la classe ; dans la classe en train d'ausculter un électrophone alors qu'il devrait être dans la cour ou dans la rue. Il ne s'est pas sauvé : il n'a pas connaissance des limites de l'école ; simplement il a vu un camion rouge...

OCTOBRE

Je ne peux pas m'occuper à la fois de lui et des dix-neuf autres ; il faut absolument trouver un moyen pour me libérer de Miloud. Je tente ou plutôt nous tentons un truc pour me libérer un peu.

(*) Dans *Qui c'est l'conseil ?* paru chez Maspéro, Catherine Pochet a raconté comment elle avait démarré, comment techniques et institutions s'étaient mises en place dans un cours élémentaire puis dans un cours moyen. L'année suivante elle prend en charge, pour deux ans, un cours préparatoire qui accueille Miloud.

Chaque soir nous faisons un mini conseil : «Ça, c'est bien. Ça, ça ne m'a pas plu. Ça, ça va. Ça, ça ne va pas.» et une prise de températures par gestes : «Il fait beau, il y a des nuages, c'est l'orage.»

Nous sommes maintenant début octobre, et dans la classe qui essaie de s'organiser coopérativement, deux conseils rythment le temps (mardi et vendredi). Des métiers (1) apparaissent.

Pendant un de ces conseils, j'avoue mon impuissance à les faire travailler et m'occuper en même temps de Miloud.

Nous en discutons, longtemps.

Ils n'ont que six ans et sont déjà normalisés. Ils n'imaginent pas que l'un d'eux pourrait prendre en charge Miloud.

Je leur propose et il est décidé que ce sera le métier de Loïc (enfant trop calme) : il s'occupera de Miloud. Dans la classe, il veille simplement à ce qu'il n'approche pas de l'imprimerie. Dans les escaliers : «Tu lui donnes la main et tu ne le lâches pas... quoi qu'il arrive !»

Réaction de Miloud : parfois il est d'accord, parfois il tente de refuser. Loïc, soutenu par moi et par la classe (en conseil) qui juge Miloud quelquefois bien encombrant, Loïc tient bon. Ça n'a l'air de rien mais ce n'est pas simple : quand Loïc lui a fait monter cinq marches, il en redescend six ou sept...

En fait, Miloud est content. On s'occupe de lui, on le prend en charge, ça lui convient. Plus d'une fois, il criera après Loïc quand celui-ci fera mal son métier.

En classe, c'est difficile pour tout le monde. Il dit tout haut ce qui lui passe par la tête et c'est le plus souvent incohérent. Il chante, crie, se déplace, fouille dans les affaires des autres, met dans son cartable tout ce qui lui tombe sous la main. Je ne m'en rends pas compte. Ce sont les autres enfants qui tirent le signal d'alarme : «Il emporte les livres chez lui !» Alors commencent des fouilles journalières... et quand, excédée, je me mets en colère, il remet tout dans le meuble collectif — même ses affaires.

Qu'est-ce qui est à lui ?

Qu'est-ce qui n'est pas à lui ?

Il n'en sait rien.

Il a alors son air totalement perdu. Il répète ce que je dis mais visiblement ne comprend pas.

Même problème quand il fouille sur mon bureau : «Ce n'est pas à toi !» Je doute de sa compréhension.

La vie est difficile. Nous en parlons au conseil.

Si lui ne connaît pas ses limites, nous allons essayer de le limiter.

(1) Cf. «De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle» (C.C.P.I.), p. 395 et «Qui c'est l'conseil ?», p. 53.

APPARAÎT LA CRÈCHE

«Miloud est encore un petit. Comme les petits, il ne sait pas très bien ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Nous sommes des grands, nous essayons donc de ne pas y prêter attention et surtout nous ne nous moquons pas. Se moque-t-on d'un bébé ? Quand il sera vraiment trop petit, il ira à la crèche (lieu où on a le droit de ne rien faire, de se reposer), puis il viendra avec nous quand il se sentira de nouveau grand.»

Il ne prend pas part à la discussion. Nous fonctionnons de cette façon. Il va de temps en temps à la crèche (le plus souvent sur mon ordre, car se rend-il compte qu'il nous gêne ?). Il demande à sortir.

Moi. — *Tu es un grand ?*

Lui. — *Je suis un grand.*

Il répond avec un sérieux appliqué et émouvant.

Alors, il essaie de faire des choses mais mêmes les exercices de pré-écriture sont au-dessus de ses moyens. Il reproduit une ou deux fois le modèle puis se répand sur toute la page du cahier sous forme de petits points, traits...

Limites ? limites ? limites ?...

Il n'en a pas plus au niveau verbal et même plutôt moins.

A la causerie (2) il est difficile de lui faire attendre son tour. Je lui donne la parole assez vite mais pas systématiquement en premier. Il apprend à attendre son tour. A ce moment-là, sur un rythme prodigieusement rapide et saccadé jaillissent des suites incompréhensibles de sons.

L'écoute des autres enfants est formidable. Ils essaient de comprendre à tout prix, lui proposent des versions ou traductions diverses de ses «émissions verbales» et Miloud retient une solution qu'il répète en souriant.

Même rite au choix de textes.

Ces émissions totalement incohérentes durent jusqu'en...

... NOVEMBRE

A cette période, certains mots deviennent compréhensibles puis la première phrase des histoires. La suite des histoires est toujours incohérente. Ex. : «*Je ne suis pas content (ne différencie pas «content» et «pas content») parce que mon frère m'a acheté des feutres et la fleur qui est montée tout en haut de la montagne, le camion de mon père et le sapin avec le soleil...*» Des syllabes s'intercalent entre les mots.

Je donne aux gamins deux expressions : «histoire imaginaire», «histoire vraie» (les deux étant autorisées) et ils se mettent à ponctuer son discours.

— *Ça, c'est une histoire imaginaire !*

— *Ça maîtresse (dans ce cas-là, on me prend à témoin), c'est une histoire vraie !*

Ils sont ravis... et Malika d'ajouter : «*C'est bien, Miloud !*»

Ils l'entourent. Ils sont attentifs.

Sandrine le maternelle : Miloud pose sa tête sur ses cuisses pendant la causerie. Il ne bouge pas.

Quelquefois, c'est Hafid et entre eux s'établit une relation tendre. Ils s'embrassent sur la bouche.

Mais Miloud continue à crier, à parler tout haut, à dire ce qui lui passe par la tête. Entre autre : «*Bonjour Madame Cochon ! Je m'appelle Madame Pochet !*» Et, comme s'il ne comprenait pas : «*Bonjour Madame Cochon, je m'appelle Canard !*» Comme s'il trouvait ce mot irrésistible, il hurle : «*Canard ! Canard ! Canard !*»

«C'EST MA PORTE !»

Toujours en novembre, il s'est précipité sur la porte et a crié : «*C'est ma porte !*»

(2) «Entretien du matin», «Quoi de neuf ?», «Actualités», la causerie est un des lieux de parole avec le choix de textes libres, le conseil, etc. Cf. C.C.P.I., pp. 208, 508 et «Qui c'est l'conseil ?», p. 245.

Cela se reproduit plusieurs fois. Alors, en conseil, nous lui donnons la porte.

— *Veux-tu ouvrir et fermer la porte et dire «entrez» aux visiteurs ?*

— *Oui*, dit-il avec un grand sourire.

— *A partir de demain, tu seras le portier !*

Le «entrez» me vaudra des remises à ma place exemplaires. Quand, par habitude, je dis «entrez», il entre dans une violente colère :

— *C'est mon métier, c'est pas ton métier. C'est moi qui dis «entrez», c'est pas toi.*

Et se tournant vers la porte :

— *Entrez !*

Puis il me regarde en riant d'un air triomphant.

Cette porte, la classe, la maîtresse et sa voiture sont les trois pivots de son évolution. Il va se structurer autour d'eux.

— *C'est ma porte !*

— *C'est ma classe, c'est pas ta classe, va-t-en, c'est pas ta classe !* hurle-t-il à la dame de service ou à tout élève étranger. Il est furieux, malheureux et perdu.

— *C'est ma maîtresse !*

— *C'est ma voiture !*

Avouons que lorsqu'il en a pris possession, je n'ai pas partagé sa joie : pendant une récréation, il est monté dans ma 2 CV et s'est amusé avec les manettes et les boutons...

ET IL CHANGE...

Ces trois repères : porte, classe, maîtresse-voiture lui permettent de se structurer dans l'espace. Les récréations et la cantine vont l'aider à se structurer dans le temps.

— *C'est l'heure de la récréation !*

— *C'est l'heure de la cantine !* etc.

Mes anciens élèves (en C.M.2) s'occupent de lui dans la cour. A présent, il ne se sauve plus, il ne prend plus les objets qui ne lui appartiennent pas, ses «émissions verbales» sont toujours aussi fantaisistes mais il dit aussi des histoires plus cohérentes, il crie moins et il écrit son prénom : quatre boucles liées comme des e : «*Ça, c'est Miloud*» dit-il.

Une maison, un bonhomme apparaissent dans ses dessins (jusqu'à là que des taches).

Intervient alors une autre chose capitale :

LA CORRESPONDANCE

Il attend les lettres avec impatience. Quel sourire quand l'enveloppe arrive !

— *Tu me lis la lettre de Pierre ?*

— *Tu me fais écrire la lettre pour Pierre ?*

C'est le seul travail qu'il demande à faire et pour lequel il demande une aide. Je ne suis jamais assez vite à sa disposition. Pierre, ce n'est pas rien !

Les vacances de Noël arrivent. Que de progrès pendant ce premier trimestre !

Les jeux ne sont pourtant pas faits.

J'ai choisi de garder Miloud, toute personne sensée (elles n'ont pas manqué !) me conseillant de le laisser à son destin : l'hôpital psychiatrique.

J'ai choisi... Or le jour de la sortie aurait dû me laisser présager des lendemains moins heureux : personne ne vient chercher Miloud. J'attends avec lui...

A cinq heures, Monsieur B., son père, est enfin arrivé et nous a annoncé qu'il venait de l'hôpital où sa femme venait d'accoucher d'un quatrième garçon.

JANVIER

Au retour des vacances, je n'en crois pas mes yeux. Je ne reconnais plus Miloud.

Régression totale :

— Il n'écrit plus son prénom.

(suite p. 29)

(suite de la p. 4)

— Il ne parle plus, sinon pour nous recouvrir tous de merde : «Caca, caca, caca...» hurle-t-il sur tous les tons. «Maîtresse... caca, Hafid... caca, Karine... caca.»

Cela met de l'animation.

Pendant dix jours, il nous couvre de merde sans répit.

Sous l'avalanche, la classe s'en va en morceaux.

Je raisonne les «grands» qui supportent les choses de plus en plus difficilement et j'essaie de calmer le «petit» qui nous fait payer très cher le nouveau petit frère.

Qu'il soit à la crèche ou avec nous, on ne peut pas ne pas l'entendre.

A l'atelier peinture, il dessine sur une grande feuille un anus noir entouré d'une tache vert caca d'oie et d'une tache rouge sang.

A l'atelier pâte à modeler, il claironne : «Je fais des cacas !» Et de modeler d'énormes boudins.

C'est trop ! C'est trop gros ! et pour le groupe, ça a suffisamment duré.

J'ATTAQUE A LA CAUSETTE

— Comment va ton petit frère, Miloud ?

Il me regarde... l'air vague. Visiblement, il ne comprend pas ma question. Alors j'insiste :

— Tu sais bien, le petit frère que maman a rapporté de l'hôpital ; biberon... pleurs... tout petit... comme ça (je montre).

Je dois parler chinois. Incompréhension totale ! Mais je ne me tiens pas pour battue.

Quelques jours après, je reviens à la charge et, deux ou trois jours encore :

— Comment va ton petit frère ?

— ...

Et je reprends les explications.

Enfin, un matin il reprend mon geste, montrant un bébé. Une lueur... Il semble avoir compris. Je n'insiste pas.

Quelques jours après, c'est lui qui met le sujet sur le tapis :

— Petit frère, dans sa poussette, à l'hôpital !

— Que s'est-il passé ? (inquiète).

— Mon chien l'a mangé !...

Enorme rire. Miloud est ravi. Toute la classe participe et rit de bon cœur.

Exit le petit frère encombrant !... Mais même si c'est pour le tuer symboliquement, enfin ! le petit frère existe !

ET VERS LE 20 JANVIER...

Miracle !... Un matin à la causette, Miloud nous annonce, triomphant :

— J'ai trois petits frères ! (et de dire leurs prénoms).

— J'ai trois petits frères !

— Et avec toi, ça fait quatre ! disent les copains.

— Et avec moi, ça fait quatre, redit Mourad, de l'air le plus sérieux du monde.

— Et avec les parents, ça fait six !

Oui... Mais c'est très compliqué.

Ça y est ! Il s'y retrouve !

«J'ai trois petits frères et avec moi, ça fait quatre...»

Dans la semaine qui suit, il apprend à compter !

Un matin, il vient me trouver : «Tu me fais des nombres ?»

Et ensemble, nous apprenons : 1, 2, 3... 3 comme mes trois frères, 4 comme mes frères et moi ; puis 5 comme les doigts de la main, puis 6 comme les pattes de la coccinelle.

On s'essouffle, alors on prend le temps, on s'arrête.

Joie des autres ! (Savoir que pendant le premier trimestre, j'avais essayé en vain de l'initier au mystère des nombres...).

Mais les problèmes familiaux ne sont pas pour autant réglés. Il faut «éliminer» tous ceux qui empêchent de respirer, de vivre ! Il s'y emploie énergiquement. Et après le petit frère, c'est le tour de la mère.

Un matin, à la causette :

— On a coupé les femmes... On a coupé les mains (gestes), on a coupé les cous (gestes), on les a coupées en morceaux (gestes).

— Toutes les femmes ? demandent les copains.

— Toutes les femmes !

— Même la maîtresse ?

— Même la maîtresse !

— Même ta mère ?

— Non, pas ma mère !

— Mais, ta mère, c'est une femme !

— Alors ma mère aussi !

Exit la mère !

Et puis, quelque temps plus tard, c'est le tour du père.

Au choix de textes : «Je ne suis pas content parce que mon père ne veut pas m'emmener en Algérie. Mon père s'est fait écraser dans la rue.» Enorme éclat de rire.

Il est débarrassé de la famille. Les trois crimes symboliques ont été perpétrés dans une ambiance de fête. Toute la classe a participé, a ri. Miloud semble plus léger. Peut-être allons-nous pouvoir faire quelque chose !

Il essaie en calcul mais son attention est fugitive. Rien en lecture. Mais il mène à leur fin quelques exercices de pré-écriture.

Puis les choses se détériorent. Nous sommes maintenant à la mi-mars. Je suis fatiguée, nerveuse et supporte mal les agressions constantes. J'attends les vacances avec impatience, lui aussi peut-être, s'il sait ce que cela signifie... Il fait beaucoup de pâte à modeler. Les copains le prennent en charge au maximum, limitent les dégâts. Cela vaut mieux pour lui, pour moi, pour tout le monde.

Puis ce sont les vacances de printemps.

18 AVRIL : MON CHIEN ET...

Je reviens reposée, calme, plus disponible. Le jour de la rentrée, il me sidère :

— Est-ce que je peux être «blanc» (3) en écriture ? Je peux faire comme les blancs ?

— Etre blanc, pas encore, car tu ne sais pas bien écrire mais tu peux essayer de faire leur travail. Si tu réussis pendant plusieurs jours, tu passeras blanc. C'est une bonne idée ! essaie !

Je lui fais un modèle sur son cahier : «mon chien». Il travaille au bureau, à côté de moi. Il avance fragment par fragment de lettre. Le «m» est enfin écrit.

— Je lui mets un chapeau ! dit-il et le fait : «m̂».

Puis on passe au «o».

— Le «o», je le fais en haut !

Et le «o» se retrouve tout en haut de la page.

Tant bien que mal, il écrit «mon chien» et dessine un chien qui a quelque chose d'un chien.

Je ne peux m'empêcher de penser : «Ça y est, c'est parti» et de me réjouir. D'ailleurs, je ne suis pas la seule :

— T'as vu, maîtresse, Miloud il arrive à écrire ! s'exclament les autres enfants.

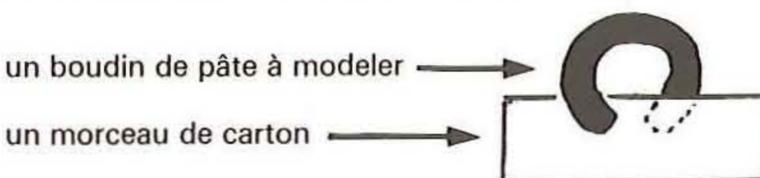
Hélas ! On s'est réjoui trop vite !

Dès le lendemain, il refuse d'écrire et même de dessiner. Il se réfugie dans la pâte à modeler.

Il invente une structure : des pots de yaourts superposés et retenus par des cordons de pâte à modeler.

Il m'apporte une construction bizarre :

UN BONHOMME



(3) Les enfants sont organisés en classes de niveau scolaire désigné par une couleur. Cf. C.P.P.I., pp. 379-395 et «Qui c'est l'conseil ?», pp. 14, 42, 218.

- C'est un bonhomme !
- Oui, raconte !
- Ça, c'est sa tête (le boudin).
- Et ça ?
- C'est pour s'appuyer ! (le carton).

Puis une autre construction : une masse retenue à une voiture par un long cordon.

Au choix de textes, le discours est toujours assez incohérent. J'attrape : «vacances... je suis allé... Algérie...» et je lui rends : «Pendant les vacances, je suis allé en Algérie.» Il est content.

A la causerie, le discours est maintenant compréhensible mais n'a aucune prise sur la réalité. Les phrases sont à peu près bien construites, mais elles n'ont aucun sens... apparent.

Pendant cette période, il exhibe son sexe. Un jour, à treize heures trente, il me chante : «Je montre mon zizi à tout le monde ! Je montre mon zizi à tout le monde !» etc. et il est convoqué par un maître de C.E.2. Motif : «Montre son sexe à qui le lui demande.» (Une gamine de C.E.2). J'évite d'intervenir hors classe.

Il a de nouveau un peu tendance à se sauver. Il ne quitte jamais son blouson de skai marron foncé. Il y a des hauts et des bas bien sûr. Les régressions sont inévitables mais quand même...

— *Maîtresse !... Maîtresse !... Miloud étrangle Pierrette !* hurle Jacques.

Je me précipite, il lâche prise.

— *Non, je ne l'étrangle pas, je la tue !* dit-il de l'air le plus naturel et le plus sérieux du monde !

Il reçoit une fessée.

— *Ça ne se fait pas ! D'abord, Pierrette ne t'avait rien fait, et même... Si tu n'es pas content, tu te plains au conseil.*

Et je console Pierrette qui pleure et tousse.

Ensuite, il refuse d'écrire à son correspondant. Je n'insiste pas mais lui signale quand même que son correspondant sera le seul à ne rien recevoir et qu'il sera sans doute triste... alors, il vient au bureau et me demande de l'aider à écrire.

Maintenant, il connaît les nombres jusqu'à dix. Je lui demande de les apprendre à Bruno qui n'arrive pas à les retenir. Son visage s'éclaire de joie. Il devient «blanc» en numération.

FIN AVRIL : LA 2 CV ROUGE

Je change de voiture. La 2 CV rouge, un de ses points de repère disparaît. Il est tout paumé. Il la cherche dans la cour. Il reste à la fenêtre de la classe, troublé. Puis, il m'interpelle. Je lui explique que j'ai changé de voiture, qu'il ne verra plus la rouge et que maintenant, je viendrai toujours travailler avec la bleue. Je lui montre la voiture.

A la récréation, il va lui donner un coup de poing et fait pipi sur les roues. C'est un ancien élève, Sébastien, qui me prévient : «*Madame Pochet, il y a le petit de votre classe, il a fait comme les chiens, il a fait des marques sur vos pneus de voiture !*»

Le temps passe, la fin de l'année approche.

FÊTES DE MAI

Pour la fête des mères, nous faisons des tableaux (collage de feutres). Je l'aide. Une fois le travail terminé, il annonce qu'il le donnera à son père. J'essaie de lui expliquer (les autres aussi d'ailleurs) que si on a fait ces tableaux, c'est que bientôt ce sera la fête des mamans, mais... Oh ! et puis après tout...

Et arrive la préparation de la fête de fin d'année. Nous préparons un conte joué, dit et rythmé. Françoise, la rééducatrice en psycho-motricité lui confie les grelots dont il doit jouer à un moment très précis.

- Il en joue tout le temps.
- Il en joue par moments.
- Il parle tout haut (et sur scène).
- Il joue au bon moment.

A LA MI-JUIN : LE ZOO

Nous allons au zoo retrouver les correspondants. Sortir avec Miloud, c'est du sport !

— Il reste accroché à la portière du métro qui démarre. Ce sont les cris d'un monsieur qui lui font lâcher prise. A partir de cet instant, je le tiens par la main. Il est en colère : «*C'est pas ton métier, c'est le métier d'Alexandre !*» A la sortie du métro, je le lâche. Alors :

- Il rentre dans un restaurant.
- Il disparaît dans un car d'handicapés.
- Il grimpe à la grille du bison.

Je passe ma journée à me dire : «*Où'est Miloud ?*»

Dans l'école :

— Les montées redeviennent pénibles (dix minutes pour un étage).

— «*Toi, d'abord, j'te connais pas !*» dès que je lui dis quelque chose qui lui déplaît.

— Puis : «*Je ne m'appelle pas Miloud, je m'appelle Eric et mon frère s'appelle Jacques.*»

Alors, Malika l'appelle Eric et, en remerciement, elle reçoit une claque magistrale. Elle vient se plaindre. «*Il s'appelle Miloud... tu l'appelles Miloud !...*»

— «*Je ne suis pas un frère.*» Il sait maintenant qu'il a des frères, mais lui, pas question, il n'est pas un frère.

Mais il progresse : il a compris à quoi sert le conseil et il s'y plaint. Je l'entends dire pendant la classe : «*J'le dirai à la réunion importante.*»

Les derniers jours arrivent :

- On partage les cerises apportées par Valérie. Il est content.
- Je lui rends ses dessins.
- Il repère que j'en garde et essaie de les récupérer.
- Il participe au déménagement sans bien comprendre ce qui se passe.

— Il gifle Valérie sans motif apparent. Je lui rends aussitôt cette claque. Il se jette par terre en pleurant à gros sanglots et tape du pied. Nous ne voyons rien. Et le soir, nous nous quittons sur un sourire. Nous nous retrouverons après les vacances.

Ouf ! l'année est terminée !...



NOTE. — Ce «texte brut» extrait de mon journal de bord a été présenté, avec d'autres, au congrès de Caen dans le module «Genèse de la coopérative». Il avait été présenté à la clinique de La Borde en mai 1978. Le commentaire du D^r Jean Oury : «*Une excellente psychothérapie (institutionnelle) d'un enfant psychotique*», nous a incités à travailler : «*Qu'est-ce qui a agi ? Que s'est-il passé ? Comment et pourquoi la classe (et moi !) avons nous pu supporter ? Qu'est-ce qui, dans ces classes-là... etc.*» Une monographie est en cours.

Miloud vient après Sébastien («*Qui c'est l'conseil ?*», p. 355-388). C'est ma deuxième monographie. Ce qui explique notamment le fait que je ne me laisse à aucun moment piéger dans un transfert incontrôlable et mortifère.

C'est aussi le trentième «hasard heureux» qui est publié, texte à l'appui de cette affirmation inouïe : «*La classe techniques Freinet - pédagogie institutionnelle peut, certaines conditions étant remplies, devenir un outil de prophylaxie et de thérapie pour des troubles mentaux graves.*»

On remarquera aussi que dans cette série, c'est la première fois que la maîtresse donne une interprétation. Fait exceptionnel, donc.